

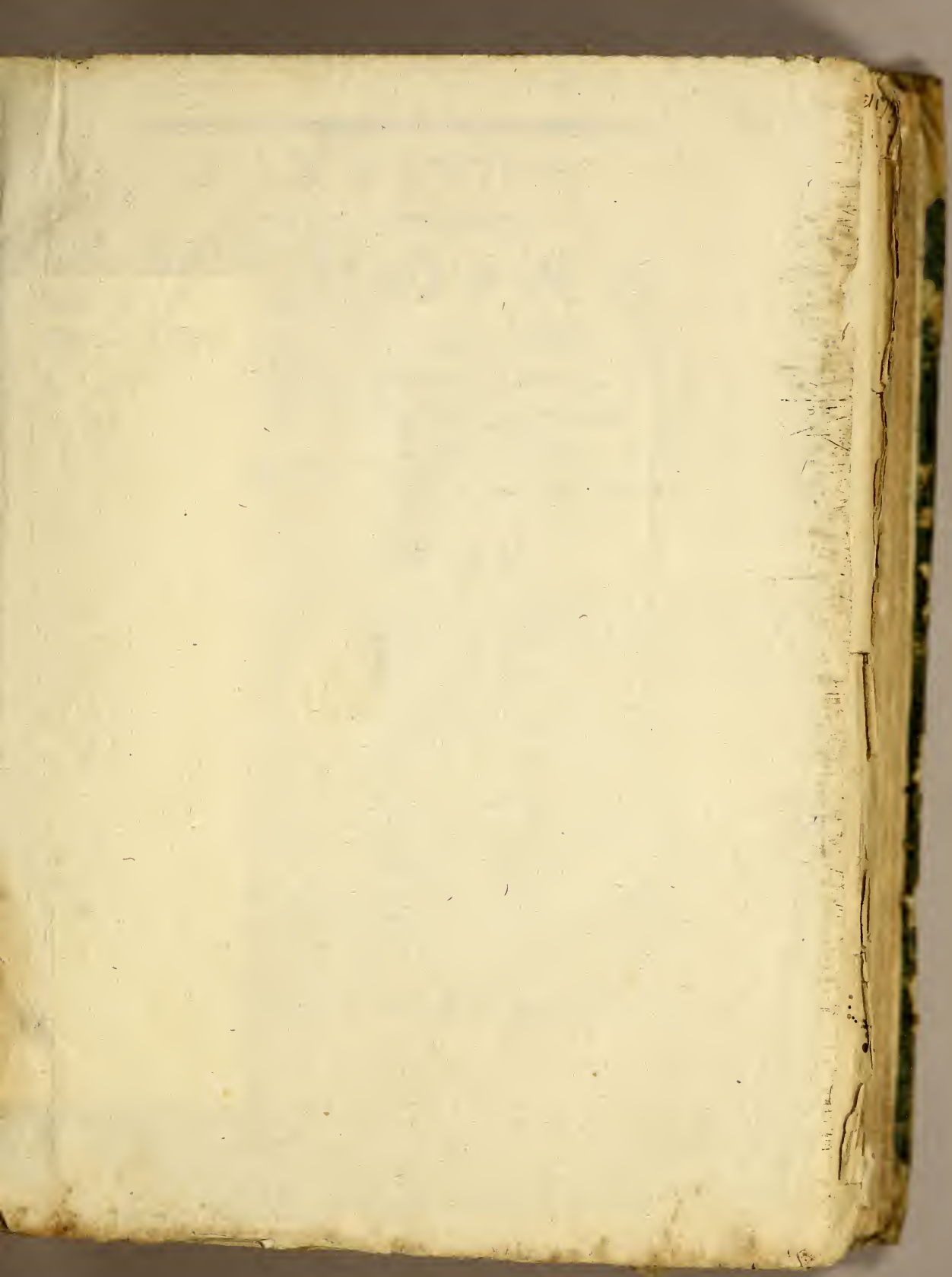


A130



John Carter Brown  
Library  
Brown University









Troisième Mois.

*Lettre de Dufay à Polverel & Sonthonax  
sur la Convention du Cap. 12 Juin 1793.* N<sup>o</sup>. 26.  
**COURRIER POLITIQUE**  
**DE LA FRANCE ET DE SES COLONIES.**

PHILADELPHIE, le Samedi 16 Novembre 1793.

*The liberty of the press is the palladium of all civil, political,  
and religious rights of freemen. JUNIUS.*

*Lettre de l'espion DUFAY à Polverel et Sonthonax.*

Cap, 1 Juin 1793, l'an 2 de l'égalité et de la Rep. Fr.

Citoyens Commissaires,

APRÈS la satisfaction de bien faire, il n'en est pas de plus digne d'un honnête homme, que de reconnaître qu'il a mal fait. Je crois donc que j'ai eu tort de juger avec trop de précipitation notre général Galbaud. Je vois bien que pour juger, la règle la plus sûre est d'attendre. J'avoue ma faute, et j'en suis honteux. N'a-t-on pas fait l'éloge de Dumourier, de Mirabeau, de Barnave, de la Fayette? &c. Et depuis, tous ces hommes ont été appréciés à leur juste valeur?

Quand je vous ai dit dans ma dernière lettre : à votre retour ici je vous dirai ce que je pense des gens qui approchent le général de plus près, c'est surtout de son frère l'adjudant-général dont je voulais parler. Je disais : ce n'est pas le moment de faire des portraits : aujourd'hui je crois que c'est bien le moment de vous parler de lui.

J'avais eu avec ce frère quelques conversations ; je l'avais laissé aller sans rien dire, me contentant d'écouter et d'observer. Il m'avait dit, entr'autres choses, (avec humeur et colère) il est bien étonnant que ces commissaires qui sont à 100 lieues d'ici, donnent des ordres de suspendre toutes les opérations, toutes les nominations, et veulent être obéis ! Quant à moi, ils peuvent m'embarquer s'ils veulent, cela m'est égal ; mais s'ils me donnaient un pareil ordre, je vous assure que je ne le suivrais pas. Quant à mon frère, je crois, oui il suivra ses instructions. Ce discours m'étonna autant que j'en fus indigné ; je me contins cependant, quoi qu'avec peine, espérant engager mon homme plus avant, et le connaître encore plus à fond. Il me parla en ore avec le ton du mécontentement, de l'expédition du Port au-Prince, faite contre ce qu'il appelait des citoyens. Quelqu'un nous interrompit ; la conversation finit là. Si en con-

sultant mon cœur et ma raison, et l'amour de ma patrie, j'avais moins fait votre éloge, j'en aurais peut-être su davantage.

Je jugeai très-mal, comme vous l'imaginez, des intentions de ce frère ; je le regardai comme un homme suspect : cependant je voulais encore suspendre mon jugement, et je me plaisais à être moins sévère, le regardant comme un homme morose, atrabilaire, dont le tempérament exigeait qu'il exhalât ainsi son humeur bilieuse. Le général son frère m'avait parlé de lui comme d'un philosophe. Je disais : le général se trompe sans doute, par amitié, ce n'est pas un philosophe, mais c'est un malade.

Depuis j'ai vu avec chagrin, qu'il avait de l'ascendant sur l'esprit du général, que celui-ci en faisait l'éloge avec complaisance, et paraissait avoir en lui la plus grande confiance. Jugez de mes allarmes.

Aureste, j'ai connaissance d'une conversation tenue, non pas en ma présence, mais à ma vue, dans une pièce voisine de celle où j'étais, laquelle conversation entre Galbaud, adjudant-général et un de nos amis communs, a dure deux heures et demie environ. L'acteur de cette conversation avec l'adjudant général, qui est VERGNIAUD, et dont vous connaissez les sentimens et le patriotisme, m'a tiré à part ; sortons m'a-t-il dit : je l'ai suivi. Sortons de cette caverne où on ne voit que des aristocrates, et où les maîtres de la maison me paraissent des perfides et des traîtres. Il m'a raconté la très-longue conférence qu'il avait eue, ou Galbaud, l'adjudant-général, s'est entièrement démasqué, vomissant mille horreurs, mille infamies contre les commissaires civils, contre leur autorité, leur conduite ; enfin, tenant les propos les plus aristocratiques et les plus contre-révolutionnaires, puisqu'ils tendaient à anéantir l'autorité des commissaires, qui sont ici les dépositaires de la souveraineté nationale, en un mot, développant le système favori, le système colonial, si cher aujourd'hui aux aristocrates colons, depuis que la France, victorieuse de la royauté, les a forcés de se réunir avec



leurs ennemis, qui n'étaient pas plus patriotes qu'eux quoiqu'ils en empruntassent le nom et le masque. On ne voudrait rien moins qu'une assemblée coloniale, afin de tuer promptement l'autorité des commissaires. Ils voudraient, (c'était là le sujet de la conversation entre l'adjudant-général et Vergniaud) ils voudraient qu'on relevât les presses de Parent, c'est-à-dire sans doute qu'on rétablît le journal de Tanguy, afin qu'il continuât à incendier toutes les têtes; et à appeler tous les bras à la révolte. On voudrait élargir ces pauvres malheureux, ces honnêtes citoyens, ces patriotes du Port-au-Prince; on les plaint: et en révolution, de ce sentiment à l'amour je ne connais pas d'intervalle.

Le général Galbaud est différent de son frère. C'est un homme froid, qui paraît sage et prudent, et qui n'est cependant pas sans énergie. Il a tout l'extérieur d'un ami des lois, et même d'un républicain. Peut-être l'est-il? Mais pourquoi a-t-il une confiance entière en son frère, qui, je crois, n'en mérite pas, et sûrement ce frère n'a pas de secrets pour lui, et dans le particulier ne prend pas la peine de se déguiser? J'observe qu'en public l'adjudant général à un air fort réservé, fort respectueux vis-à-vis de son frère; mais ce ton ne me paraît que composé, puisque le général m'a dit lui-même qu'il avait la plus grande confiance en son frère. Pourquoi, dans une entrevue qu'il a eue avec l'honnête Binet, lui a-t-il dit: Je vous avoue que je ne serais pas venu à St. Domingue, si je savais y avoir toujours des commissaires. Que vous semble de ce propos? ne cadre-t-il pas parfaitement avec les vœux, les intentions connues des colons? Pourquoi, au lieu de rehausser, d'accréditer de tout son pouvoir, de toute son influence, l'autorité des commissaires, n'en a-t-il jamais dit un mot, ni dans ses proclamations, ni dans ses discours en public? S'il a été forcé d'en parler, on a moins remarqué dans sa manière de s'enoncer, la disposition d'être soumis à leurs ordres, que l'intention de rejeter sur eux les torts des événements, les malheurs des circonstances. Pourquoi voit-on chez lui le petit nombre, le très-petit nombre de patriotes français perdus dans la foule des aristocrates qui viennent de tous les côtés, de tous les points de la colonie? Pourquoi ces confidences intimes, particulières et fréquentes avec un de Nard, ancien membre de l'assemblée coloniale, ci devant aide de camp de Blanchelande, aujourd'hui décrété d'accusation; lequel de Nard a changé quatre ou cinq fois de rôle dans l'assemblée, et a été tour à tour aristocrate, puis patriote à la manière de ces Messieurs, puis aristocrate; de Grasse &c. Je pourrais bien encore citer quelques pourquoi, mais il suffit de vous mettre sur la voie.

Je ne veux pas dire que le général Galbaud ne soit point patriote, ne soit pas républicain; je dis seulement que je suspends mon jugement, que je ne veux pas être trop ardent à louer, ou à condamner. Je dis que

je suis défiant, parce que Galbaud était l'ami de Dumourier. Galbaud me paraît un homme estimable, et ferait peut-être un excellent général pour Saint-Domingue, s'il n'était pas propriétaire. Je dis enfin que tant qu'il y aura pour commandans à St. Domingue des nobles ou des propriétaires (1), ce qui est tout un quant aux sentimens, il n'y a presque point de salut à espérer pour cette infortunée colonie.

Mon dessein n'est pas de vous donner des préventions défavorables contre ce général; je fais qu'il n'est pas de dangers, de malheurs, de calamités plus funestes que la division entre les autorités. C'est là le vœu de tous les ennemis de la France, de tous les scélérats qui nous environnent; ce serait le comble de nos maux. Je veux non pas vous indisposer contre lui, mais vous avertir. Je sens d'autant plus le danger de la division, que la corruption de ce pays m'est connue, et que nous n'aurions peut-être pas la majorité pour nous. Quand nous compterions dans la majorité les citoyens du 4 avril, qui doivent sans doute être comptés, ils sont si mûrs, si indolens, si..... enfin vous les connaissez (2).

Je ne vous répéterai pas que le convoi nous donne ici les plus grands embarras et les plus vives inquiétudes. Le nombre des révoltés du Port au Prince, qui sont dans ce convoi, menace à chaque moment notre tranquillité. Ils ont journellement des correspondances, des intelligences dans la ville. Les officiers de la marine militaire [ je dis de l'ancienne ] leur procurent toutes les communications qu'ils desiront. Un grand nombre d'entr'eux a demandé à descendre à terre sous divers prétextes, sur tout sous celui de maladie, et treize se sont sauvés cette nuit de l'hôpital de la Providence. Castaing vient de me l'annoncer avec chagrin. Que deviendront ces gens-là? Ils vont peut-être aller joindre les brigands. La municipalité favorise et fomenté tous les désordres.

Le convoi, dans notre rade, nous expose encore à d'autres dangers; il nous affame, et augmente chaque jour la disette dans ce pays; ce qui peut y occasionner un soulèvement général dans les équipages, et sur tout parmi les mal-intentionnés de la ville. Ce convoi d'ailleurs présente un appât très-sédaisant à nos

(1) En effet, lorsqu'on est propriétaire on n'est pas tenté de piller; lorsqu'on n'est pas tenté de piller, on ne veut pas que les autres pillent, et tout cela n'entre pas dans les arrangemens des pilliers.

(2) Voilà comment les membres de ce concubule de bandits traitent les hommes de couleur dans les lettres particulières qu'ils s'écrivent. Dans les proclamations c'est autre chose. Rien n'est plus brave, plus actif, plus, tout ce qu'on voudra, que les hommes de couleur, par une raison toute simple, c'est qu'on les accapare par les proclamations, et qu'on les vend par les lettres particulières.



ennemis, et les richesses qu'il porte suffiraient amplement pour les dédommager des frais d'une expédition, et même pour les enrichir. S'ils avaient les moindres forces, s'il leur en arrivait, s'ils se concertaient avec les Espagnols qui nous attaqueraient par terre, ou avec les brigands qui pourraient nous inquiéter, ils auraient sans doute bien bon marche de nous, car il y a ici bien peu de bras disposés à la défense, et ceux sur lesquels on devrait le plus compter, les officiers de la marine militaire, seraient peut-être les premiers à nous trahir. Il y a ici une coalition générale en faveur de nos ennemis, et si vous n'appliqués pas le décret rendu dans le temps de la prise de Longwy, qui déclare que tout homme qui parlera de se rendre sera puni de mort, et que toute ville qui se rendra sera razée; je crois qu'il vous sera impossible de défendre la colonie.

Je fais que l'on doit envoyer, chaque courrier, un grand nombre d'exemplaires du Journal *l'Ami de l'Egalité*. Eh bien, il n'en paraît aucun, ni dans la ville ni dans les camps; le mien même, qu'on me doit en raison de mon abonnement, ne m'arrive pas. Les agens de la poste, ou les chefs ou sous-chefs à qui on les adresse, ont soin de faire tout disparaître. Le général Laveaux est malade; le citoyen de Grassé, servant patriotiquement, pourrait bien les garder tous, pour qu'il n'en arrivât aucun dans les camps.

Dragons ——— Irlande (1).

Si vous n'arrivez promptement, très-promptement, je ne réponds pas que vous trouviez encore le Cap Français.

Vous connaissez le respectueux attachement que je vous ai voué, rien jamais ne pourra l'altérer.

Le citoyen français,

L O U I S D U F A Y.

Batimsre 13 Novembre.

Nouvelles de Saint-Domingue et de la Providence.

Il vient d'arriver ici quelques habitants des Gonaïves qui ont séjourné 24 heures à la Providence où on leur a remis tous leurs effets. Voici les détails qu'ils nous donnent :

Le 20 octobre, à leur départ des Gonaïves, ce quartier était sans dessus dessous. On y avait proclamé la liberté générale. Quelques ateliers mieux avisés que les autres, n'en avaient pas voulu et travaillaient plus qu'auparavant. On cite celui de M. de Fontange et celui de madame Duchas qui jouit sur son habitation de la plus grande sûreté.

M. Laborie procureur général à l'ancien conseil

(3) Mot du guet de ces cannibales, qui signifient homme dangereux pour nous, et qu'il faut assassiner.  
Notes explicatives du rédacteur

supérieur du Cap, n'est pas en prison comme on l'avait annoncé. Il est au Môle, à la tête d'un comité colonial où chaque quartier sauté par les anglais ou les Espagnols envoie un député. Les anglais et les habitants ont la plus grande confiance dans cet ancien magistrat.

Sonthonax était encore au Port-de-Paix le vingt octobre. On compte parmi les prisonniers dont Polverel a gorgé les cachots du Port-au-Prince, 80 femmes toutes propriétaires. La ration de ces infortunés consiste en un pain d'un escalin et une bouteille d'eau par tête.

On faisait à la Providence de grands préparatifs de défense. La flotte française partie de New-York y était attendue à chaque instant. On avait mis en lieu de sûreté les sans culottes qui ne voulaient pas partir pour le Continent de l'Amérique. Tous les français connus sont parfaitement bien traités à la Providence. Ils obtiennent aujourd'hui la restitution de tout ce qui ne leur a pas été furtivement enlevé par les matelots, même de leur argent et de leur argenterie.

Le citoyen Richardin ancien caporal au régiment de Soissonnais, depuis aide de camp de M. Desparbès à qui il avait tourné chaque pour se jeter dans le parti des commissaires qui depuis l'ont disgracié, vient d'être tué d'un coup de pistolet, on ne sait par qui.

#### PHILADELPHIE.

Extrait d'une lettre de Montréal, datée le 4 octobre dernier, à un habitant respectable d'Elizabeth-town.

" M. de Galbaud dont je vous entretenais par ma précédente, vient d'être arrêté ici et conduit à Québec ainsi que son aide de camp et le sergent qui l'accompagnait; en vertu d'un ordre du Lord Dorchester gouverneur du Canada, arrivé de Londres à Québec depuis 3 à 10 jours. On craint beaucoup pour la destinée de cet ex-général de St-Domingue, qui pourrait être tragique. L'opinion publique ici ne lui est rien moins que favorable. On lui reproche d'être une des causes premières des horreurs dont la ville du Cap a offert le spectacle en Juin dernier. "

" P. S. On a la nouvelle que M. Galbaud a été embarqué pour l'Angleterre, comme prisonnier. "

Si les anglais ont arrêté Galbaud, comme on ne peut plus en douter, s'ils lui font un mauvais parti; quels supplices ne doivent-ils pas inventer pour Sonthonax et Polverel ?

Traduction d'une Idille de Gesner, en vers très-libres qui paraissent pouvoir s'adapter à l'air du tems.

Mains sur le front, la dague en poche  
Genet foucieux, troublé, contrit,  
Marmotait bas : tout ceci cloche;  
La republique ! autant de fritt.  
Où me cacher ? d'Hautrive entra :  
Ah ! citoyen, quel parti prendre ?



Vous qui toujours fredonnez ça ira ,  
 Ça ne va pas , et le chemin de Flandre  
 Est obstrue : voyons , un expédient :  
 Lors le Ribaud , en arpentant la salle ,  
 Dit : m'y voila , je tue l'inconvenient  
 Prenons la dette (1) et sauvons-nous à Basse.

## NOUVELLES D'EUROPE.

*Gazette de Londres du 12 septembre.*

Furnes 9 septembre.

*Depêche de J. Murray adjudant général à l'honorable  
 Henry Dundas.*

Monsieur ,

Je vous apprends avec douleur les malheureux effets d'une attaque faite par l'armée française contre l'officier general Freitag, le 8 du courant.

L'ennemi avait été repoussé dans la soirée précédente ; mais hier ayant attaqué tous les points à la fois , il parvint à forcer le centre de la ligne malgré la bravoure de nos troupes et l'habileté des manœuvres du general Walmoden qui les commandait dans ce moment. Il a été obligé de se retirer derrière le petit canal qui va de Bellum à Steerkirk.

Les pertes ont été considérables. Plusieurs braves officiers ont perdu la vie. Il nous manque à peu près 1,500 hommes tués, blessés ou desertes. Nous avons pris trois pièces de canon et 300 hommes. J'apprends que les hanovriens ont fait la même perte de leur côté.

Le 7, S. A. R. envoya deux bataillons de Hessois au secours du general Walmoden. Ce renfort n'ayant pas suffi, il ramassa toutes ses forces, abandonna la position qu'il avait prise devant Dunkerque et 22 pièces de gros calibre destinées pour le siège. Il a été impossible de les emporter, l'armée ayant decampé la nuit dernière. Ce matin, elle a établi son camp près Adinkerque.

Il paraît que l'ennemi avait pour son entreprise, rassemblé toutes les forces qu'il avait dans les environs, qu'il avait surtout puisé dans les armées du Rhin et de la Moselle et dans celle qui occupait le camp de Cefar. Les français étaient commandés par le general Houchard qui suivant le rapport des prisonniers a été mortellement blessé à Rexpoede.

Dans la nuit du 6, pendant la retraite, S. A. R.

(1) Pour peu qu'on soit au courant, on se rappellera que le refrain diplomatique, l'épisode financière de l'ambassadeur, roule toujours sur la créance de la France. A-t-on une dépense à masquer, une somme dont l'emploi ne se retrouve pas ? — La dette. — à valoir sur la dette — En compensation de la dette — Et toujours cette pauvre dette — L'idée est bonne et Crispin ne conseillait pas mieux son maître.

le Prince Adolphe et le maréchal Freytag tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Mais une patrouille de cavalerie qui aurait dû former l'avant garde, prit un autre chemin et entra dans le village de Rexpoede ou une des colonnes devait passer. Ce village était alors occupé par l'ennemi.

S. A. R. le prince Adolphe a été légèrement blessé à la tête et au bras. Le maréchal a aussi reçu une blessure à la tête, mais il n'y a pas de danger. Il a cependant, depuis ce temps-là, été hors d'état de commander l'armée. L'impétuosité et la présence d'esprit du general Walmoden les a délivrés tous deux. Aussitôt qu'il a appris que les ennemis étaient maîtres de Rexpoede, il a rassemblé un corps de troupes, les a attaqués sans hésiter et les a taillés en pièces.

L'obstination courageuse des troupes a été dans ces combats au-dessus de tous éloges. Sir William Erskine qui commandait l'arrière garde a rendu les plus grands services par l'habileté de ses manœuvres.

L'ennemi a fait une sortie dans la soirée et une autre dans la nuit du 8. Il a toujours été repoussé, sans beaucoup de perte de notre côté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

J. MURRAY, adjudant general.

*Lettre d'A. Meiry, écuyer, consul general d'Angleterre à Madrid, à James Duff, écuyer, consul anglais Cadix.*

Madrid, 6 Septembre 1793.

Monsieur ,

Je vous apprends avec plaisir, que les citoyens de Marseille et de Toulon, ont le 21 et le 23 du mois dernier, envoyé des commissaires au lord Hood, avec l'offre de se rendre à lui comme en dépot, et de lui livrer toutes les forteresses de ces deux places, avec les vaisseaux qui étaient dans le port de Toulon. Le lord Hood a envoyé une frégate à l'amiral Langara pour le faire avancer avec sa flotte. Il est arrivé le 28, et à l'instant les deux flottes sont entrées dans le port de Toulon.

Les troupes de terre que le general Ricardos devait envoyer, n'étant pas arrivées à temps, les troupes de la marine ont été débarquées sous la conduite de Gravina. Elles ont pris possession de tous les forts et des vaisseaux de guerre qui sont au nombre de 30, sans compter les frégates. LOUIS XVII a été proclamé par les habitants. Lord Hood a promis de tout rendre à la paix.

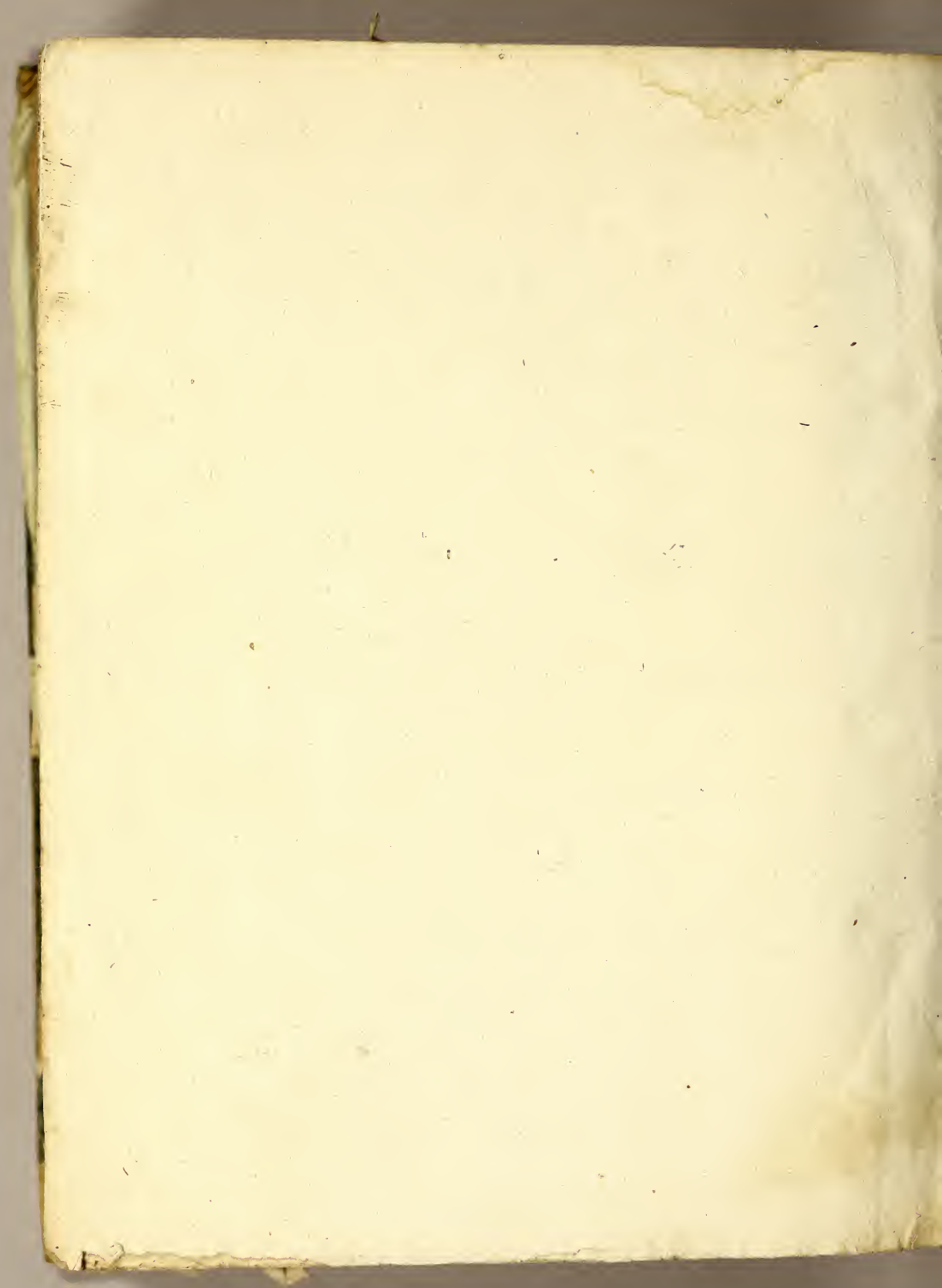
Ces nouvelles ont été transmises à la cour de Madrid aussitôt après le débarquement des troupes et la prise de possession des forts. Il y a bien d'autres détails que je n'ai pas le temps de vous rapporter.

Signé, A. MERRY.

P. S. Un bâtiment arrivé du Port-au-Prince à Baltimore en onze jours, annonce que le pavillon anglais flotte sur la cote de Saint-Domingue, depuis Jérémie jusqu'au Petit-Goave.









E789  
T653w  
1-Size  
1.3



